

Je t'aime

chaque jour se cramponner, puiser l'eau, faire à manger, prendre en leur temps les
remèdes
s'exposer à la lumière quand brille le soleil
sécher une peau d'orange
boire en alternant les feuilles à infuser
chrysanthème, jasmin, rose, citron
leur beauté semble conduire vers le printemps
c'est pourquoi je tasse encore et encore
la neige dans mon cœur
parce qu'elle est trop pure, trop proche du renouveau

dans la cour balayée, je lis ton poème
notre condition humaine
incertaine comme un moineau qui, furtif, vient de passer
tandis que brille la lumière
je ne suis pas douée pour les grands chagrins
si je t'envoyais un livre, ce ne serait pas un recueil de poèmes
mais des pages qui te parleraient des plantes, des céréales
pour te révéler la différence entre le grain et l'ivraie

te montrer du printemps
l'ardente frayeur dans l'ivraie

Un vieux papier

elle ne se soucie pas de politique
ne se soucie pas, sous la pluie
qu'un poisson transporte ailleurs un îlot, la géographie ne l'intéresse pas
au sortir du village, le soleil se lève sur tant d'horizons
que rien ne l'empêche d'atteindre le numéro 54 de la ruelle des amoureux, alors
elle ne se préoccupera pas du corps d'un homme, ni à marée basse
du poisson sur la plage — mort

elle se soucie moins encore de la mort, du coût des sépultures qui chaque année
grimpe
malade, elle n'y réfléchit guère, jusqu'à ne plus pouvoir bouger
ne plus pouvoir attraper le linge sur le balcon
le boire et le manger, elle n'en fait pas grand cas, les pesticides dans les légumes, les
huiles usagées, la mélamine
tout cela est bien plus léger qu'une tristesse véritable
que crois-tu pouvoir contre moi ? demande-t-elle comme à un amour passé

de quoi donc te soucies-tu ? questionne-t-il sans relâche
elle baisse la tête, aperçoit un vieux papier dans la corbeille
quelques traits de couleur
des caractères
tout chiffonné
comme si ce papier jamais
n'avait été immaculé

Le lit du fleuve

l'eau a donc tant baissé, sans souci du nombre de poissons ou de fleurs tombées
si bien que du fleuve se discerne le lit, et l'automne est là
hier j'ai vu grand-mère, décharnée, la peau distendue
étirable
elle m'a ouvert une porte, m'a détaillé le paysage
il y a en elle une vis endormie, un navire de bois
aux itinéraires oubliés
elle dit que chaque tourbillon
la dépose au même endroit
à la tombée du jour, elle aime aller près du fleuve
contempler dans le vent toutes ces choses crevassées
ou rendues à leur état primitif
le fleuve tari dont on n'a plus à imaginer la source, la limpidité d'origine ou les eaux
troubles
elle aime enfoncer les pieds dans ces lézardes, laisser la vase les recouvrir
et longtemps ne plus pouvoir s'en extraire
comme une chose tombée à terre, s'enracinant

Le vent du sud sur Hengdian

ces jours-ci, le vent du sud souffle fort
c'est à qui se courbera le plus
les plants de riz, les peupliers blancs, les roseaux
les fumées des cuisines s'inclinent aussi mais les toits demeurent droits
on se sent secoué, navire vacant
où vont et viennent poissons et crevettes
ah ! qui a senti l'odeur de Hengdian à cet instant
l'odeur de poisson cru qui se répand
parfois, assise en tailleur dans l'obscurité, je n'avais que faire
de mes vêtements
un village ne s'écroule pas si aisément, un paysan ne rend pas si aisément
ses larmes,
oui, les quelques dix ans où j'y ai vécu, le village était bien là
lorsque je disparaîtrai
il me donnera sa part, afin que je l'emporte avec moi
dans la terre
mais sait-on quel soir il se mettra à pousser de nouveau
un paysan n'exprime pas si aisément son amour, et l'on ne déplace pas si aisément
un arbre
d'un endroit à un autre

Des moineaux sautillant sur le toit

ils ont finalement choisi où se poser après avoir survolé la forêt verdoyante
la colline
par hasard, ils ont aperçu les fumées de cuisine, le toit rouge
oh ! cet homme encore dans ses rêves

je le reconnais, c'est d'abord eux que j'ai vus, puis le ciel
puis le bleu du ciel
puis les nuages — blancs, immobiles

le vent imperceptible, comme l'amour
tandis que les cimes des arbres oscillaient

dans la cour, je suis restée toute la matinée
leurs bavardages bruissaient un peu partout sur le sol
je n'en avais que faire
le monde devrait-il porter ce fardeau ?

eux ne s'inquiètent pas de voir tomber les nuages
ils sont un étang si profond, si profond

Une main agitée vers le ciel

les poissons nourris, le vent a soufflé plus fort, soulevant des flots de couverture
bleue

elle a contemplé un moment les poissons s'agitant dans l'eau, refoulés par le
courant, se heurtant les uns

les autres

les vagues se heurtant les unes les autres

dans la vie, quel incident cela provoquerait-il

en amour, quel désespoir

pour sûr des nuages ont échoué dans l'eau, avalés par un poisson

la tristesse à cet instant lui est tombée dessus, absorbée dans son abdomen

ou simplement parce que le vent souffle fort, la tristesse n'a touché personne

elle a nourri les poissons, la lumière doucement a décliné

le vent a soulevé haut sa jupe, pareille à la fleur des ans

prête à s'effondrer n'importe quand

soudain, elle a levé la main, l'a agitée vers le ciel

l'a agitée encore

et encore jusqu'à ce qu'un arbre l'arrête

Nous sommes vieilles et tu n'es pas même un peu émue ?

on ne joue plus, je ne cours plus comme une folle jusqu'en bas de chez toi
je ne me laisse plus surprendre au bord du fleuve par un oiseau aquatique
la lumière du couchant
je ne la décris plus en long et en large
lorsque le vent se lève, nous sommes habituées à contenir nos jupes et nos pensées
tout ensemble
nous descendons lentement les marches
allumons lentement la télévision
quant aux projets du lendemain
nous les élaborons prudemment
les nuages ont passé, les torrents ont coulé
bien sûr, les rumeurs les cancans sont tombés au plus bas
ah ! ton visage est chiné, ton attitude splendide
et dans la cour, un arbre dispense son ombre large et fraîche
nous sommes vieilles
je continue à dire que je t'aime
ah ! j'y ai drôlement réfléchi tant d'années durant